

# L'impossible : réel de la physique ou Réel de la psychanalyse ?

---

La psychanalyse entre science et religion .....	1
Les expériences de pensée .....	3
Limite des expériences de pensée : le recours à l'expérience dans la réalité.....	6
Impossible, le rapport sexuel ? .....	8
Peut-on exporter un mode de pensée d'un champ à un autre ?.....	9
Ontique et déontique.....	13

Résumé : *en disant qu'il se réfère à sa pratique sans jamais en souffler mot, Lacan demande à ses auditeurs un acte de foi, faisant basculer la discipline dans le religieux, largement entretenu autour de sa personne et de ses textes. Pourtant, sa visée se veut scientifique, et son recours aux mathématiques ne le dément pas. Certes, la science, selon Koyré, c'est avant tout des expériences de pensée, c'est-à-dire une théorie juste, c'est-à-dire exempte de contradiction. Mais le recours à l'expérience dans la réalité est nécessaire à leur soutien. Suivant les voies de Koyré, Lacan ne cesse de confondre le réel et la réalité, se contentant de la théorie pure où, comme en physique, le réel rejoint les mathématiques (pour lui : la topologie), qui sont pur symbolique. En psychanalyse comme en physique, le recours à l'expérience dans la réalité s'avère nécessaire au soutien de la théorie. Cette expérience, en psychanalyse, c'est l'analyse du rêve. Et comme en physique, il ne suffit pas de dire qu'on s'y réfère sans en souffler mot. Le récit de l'expérience est une composante essentielle dans le processus d'élaboration de la théorie. Cependant, à la différence de la physique, la psychanalyse n'est pas une science. La science exclut le sujet, la psychanalyse lui donne naissance. Mais, conservant l'esprit scientifique afin de ne pas trop errer, on peut assumer le paradoxe qui gît aussi au fondement de son contenu : elle est et elle n'est pas une science (je suis et je ne suis pas castré).*

## La psychanalyse entre science et religion

Je dis souvent : contrairement à ce qu'il proclame lui-même, et les lacaniens à l'unisson derrière lui, Lacan ne se réfère jamais à la pratique. Il dit : « *Tout ce que je dis, je le tiens de ma clinique* ». Mais il n'en souffle mot. Nous sommes requis de le croire. Malgré le fait qu'il nomme la psychanalyse « notre science », notamment dans les débuts de son enseignement, il fait donc basculer son propos du champ de la science à celui de la croyance, c'est-à-dire de la religion.

Certes, il a pas mal travaillé la question de la religion, comme celle de la science. Fasciné par l'une et l'autre il peut-être cherché une troisième voie. Mais, à ce que j'en comprends, d'une part, consciemment, il a tiré du côté de sa vision de la science comme équivalente à son expression mathématique (ça a donné son appui sur la logique et la topologie), d'autre part, il a inconsciemment encouragé l'attitude religieuse autour de sa

personne, ce qui été largement suivi, et encore aujourd'hui. Dans sa théorie elle-même, la promotion du Nom-du-Père comme réponse religieuse au trou dans le langage renvoie aux deux solutions que Freud avait déjà dégagée : la religion comme névrose socialisée, la névrose comme religion privée. Personnellement, j'y ajoute aussi la psychose, qui emprunte volontiers aux savoirs des textes sacrés pour fabriquer hallucinations et explications délirantes du monde...mais pas moins délirantes que ce qui se dit dans le cadre névrotique. Ce qui est névrotique dans la névrose, c'est le symptôme, c'est-à-dire la psychose, en retournant à sa définition d'origine : ce qui ne peut être entamé par l'autre. Le névrosé ne se laisse pas plus convaincre de se débarrasser de son symptôme que le psychotique de son délire. C'est là le refuge du « sacré », ce qui ne se laisse pas toucher. Cependant, tous deux peuvent prendre une certaine distance avec cela en le partageant avec un autre dans le cadre d'une analyse.

Qu'est-ce que ce trou que remplit la réponse « Nom-du-Père » ? L'incomplétude structurale du langage, certes, mais aussi le réel, tel que la science, de son côté, tente de mettre en équation en guise de réponse. Science et religion interrogent toutes deux l'origine : pour l'une, ce sera le big bang, pour l'autre le père céleste. Tel est le malentendu fondamental entre Lacan et le réel. C'est que, cette incomplétude est double : d'un côté il s'agit du trou fonctionnel du symbolique, de l'autre, ce sur quoi cette fonction bute, le Réel. Le premier fabrique les objets du monde de la réalité en leur offrant le vide d'un contour : l'objet apparaît alors comme un plein (*da*) circonscrit par un vide (*fort*). Le second reste un plein inentamé par le trou du symbolique : il ne saurait y avoir aucun objet, pas même l'objet que Lacan a cru devoir mettre à cette place : l'objet *a*<sup>1</sup>. Dans les deux cas, ça manque à la collection des représentations par lesquelles nous nous orientons dans la réalité.

La troisième voie que, par contre, j'affirme, est aussi celle qui tente de donner une réponse à l'origine : ce sera celle de chaque sujet, source à laquelle il boit pour étancher sa soif des origines du monde. Courbet y a ici sa place, en deçà d'Einstein et des livres sacrés.

On connaît la définition princeps de Lacan: « *Le réel, c'est l'impossible* ». D'où prend-il cette formule ? On sait que, lors de sa formation, il a suivi les cours de Kojève. C'est par lui qu'il a été introduit à Hegel. Mais pas seulement. Kojève était assez proche de Koyré, cet historien des sciences qui côtoyait Kojève à l'École Pratique des Hautes Etudes. Lacan cite Koyré en quelques occasions, notamment en rapport à sa fameuse formule.

*« L'acte (sexuel) est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas, ça ne suffit pas qu'on le dise, puisque l'impossible c'est le Réel, tout simplement, le Réel pur, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation : si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra beaucoup plus naturelle, cette formule de l'impossible, c'est le Réel. Il est un fait qu'on n'a pas prouvé, de l'acte sexuel, la possibilité dans aucun système »<sup>2</sup>.*

*« La machine dont je parle, c'est l'horloge.*

*« ... Il a fallu évidemment que nous ayons parcouru un certain espace dans l'histoire pour nous rendre compte à quel point il est essentiel à notre être-là...*

*« ... ce que Descartes cherche dans l'homme, c'est l'horloge ...*

*« ...La machine incarne l'activité symbolique la plus radicale chez l'homme, et elle était nécessaire pour que les questions se posent... »*

*La machine amène à se poser la question de l'énergie :*

*« L'énergie, ... est une notion qui ne peut apparaître qu'à partir du moment où il y a des machines. »<sup>3</sup>*

---

<sup>1</sup> Du moins lorsqu'il range l'objet *a* dans le registre du réel... Car il lui arrive de le mettre dans le registre de l'imaginaire. Ce sont alors les objets de la pulsion, le sein, la merde le regard et la voix.

<sup>2</sup> Séance du 10 mai 1967 du séminaire XIV *La logique du fantasme*

<sup>3</sup> Séminaire II, Le moi dans la théorie de Freud, Seuil, pages 94 et 95.

... ce qui nous amène à la conception de la libido.

« *Observez bien que la montre, la montre rigoureuse, n'existe que depuis l'époque où Huygens arrivait à fabriquer la première pendule parfaitement isochrone, 1659, inaugurant ainsi l'univers de la précision -pour employer une expression d'Alexandre Koyré- sans lequel il n'y aurait aucune possibilité de science véritablement exacte.* »<sup>4</sup>

Lacan suit là au plus près l'article d'Alexandre Koyré, qui écrit :

« *Nous avons vu Huygens réussir là où ses prédécesseurs avaient échoué. Cependant à cause de son succès même, il se dispense de faire la mesure réelle, parce que son chronomètre constitue pour ainsi dire une mesure, et parce que la détermination de sa période est une expérience beaucoup plus fine et plus précise que toutes celles imaginées par Mersenne et Riccioli. ... non seulement les expériences valables sont fondées sur une théorie, mais les moyens qui permettent de les réaliser ne sont eux - mêmes rien d'autre que de la théorie incarnée.* »<sup>5</sup>

### **Les expériences de pensée**

Tout cela demande quelques explications car les raccourcis sont saisissants. On aura reconnu la machine qui est intervenue et intervient encore dans bien des rêves pour accomplir son travail de symbolisation<sup>6</sup>. Ce que Lacan, suivant Koyré, trouve dans l'histoire de la pensée, je le trouve dans l'analyse des rêves.

C'est moi qui ai souligné l'emploi par Koyré de l'adjectif « réel » correspondant au substantif « réalité ». Si Koyré prend ici appui sur Huygens, il n'en fait pas moins appel essentiellement à Galilée, qu'il considère avec raison comme l'origine de la pensée scientifique. Son point de vue sur Galilée est le suivant : il est celui qui a compris qu'un raisonnement juste valait mieux que mille expériences. Un raisonnement juste, c'est ce qu'on appelle une « expérience de pensée ». De ce point de vue, l'argument princeps sur les expériences de pensée se trouve à l'origine de la pensée scientifique. « Il s'agit d'imaginer des situations inaccessibles en pratique mais capable de révéler ce qu'une théorie a vraiment dans le ventre, d'expliciter ses implications les plus radicales, soit faire remonter à la surface ses contradictions internes »<sup>7</sup>

Koyré s'appuie sur le livre de Galilée « *Discours concernant deux sciences nouvelles* »<sup>8</sup>, où il invente le personnage de Salviati, qu'il charge d'être son porte-parole. Aristote disait que les corps plus lourds tombent plus vite que des corps plus légers. Salviati invente donc une expérience de pensée visant à réfuter cette loi : imaginons que l'on attache par une corde une petite pierre et une grosse. L'ensemble étant plus lourd que chacune des deux, il devrait tomber plus vite. Mais, la petite pierre tombant moins vite, elle devrait rester à la traîne et freiner la chute de la plus grosse. Par conséquent, l'ensemble devrait tomber à la fois plus vite et moins vite. Contradiction qui réfute la véracité de la théorie aristotélicienne. C'est une pure expérience de pensée, une pure logique. On n'a pas besoin d'expérience, de même que Huygens n'avait pas besoin de mesure « réelle » ; il n'avait besoin que d'une bonne théorie.

Galilée change donc la loi pour éviter le paradoxe : les deux corps doivent choir à la même vitesse. C'est l'expérience de pensée qui a fait changer la loi et non l'expérience de la

---

<sup>4</sup> Idem, pages 343 et 344

<sup>5</sup> Alexandre Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Gallimard pages 289 à 314.

<sup>6</sup> Elle apparaît sous bien d'autres formes encore : ordinateurs, aspirateurs, machines agricoles, machines outils dans une usine, engins de chantiers...

<sup>7</sup> Etienne Klein, sur France culture, le 10 janvier 2015

<sup>8</sup> Galilée, *Discours concernant deux sciences nouvelles* PUF, coll. Epiméthée, 04/95

chute de corps jetés du haut de la tour de Pise. Du moins est-ce la thèse de Koyré : Galilée n'aurait fait que des expériences de pensée. La physique ne serait faite que de cela. Koyré soutient que les expériences de la tour de Pise, d'où Galilée aurait jeté des pierres, ne seraient que légende : on ne les connaît que par Viviani, disciple hagiographique de Galilée.

Mais comment Galilée change-t-il la loi *dans ce sens là* ? C'est que, il faut quand même faire appel à quelques observations. On constate que lorsqu'on fait tomber une boule de plomb et une boule de bois dans de l'eau, l'une va tomber plus vite que l'autre. Le responsable de cette différence est la résistance du milieu. L'air étant moins résistant que l'eau, la différence entre les vitesses sera moindre. Mais il résiste quand même. Le raisonnement théorique, l'expérience de pensée, est alors la suivante : si la différence entre les vitesses dépend de la résistance du milieu, alors, moins le milieu sera résistant, moins la différence sera grande. Et, en arrivant à la limite, c'est-à-dire un milieu vide, absolument non résistant, les corps tomberont à la même vitesse, quelle que soit leur masse. Ce passage à la limite, voilà le réel comme impossible car, à l'époque de Galilée, obtenir un vide sur terre était impossible. Le résultat juste dépend uniquement de la justesse du raisonnement.

Mais...à partir de quelques observations quand même ! Et par la suite, lorsqu'on parviendra à créer du vide sur terre, on pourra vérifier la loi. De plus, le texte de Galilée fourmille de comptes rendus d'expériences réalisées soit sur plans inclinés, soit du haut de la tour de Pise. Le moyen-âge était aussi truffé d'expériences de pensée que leurs auteurs croyaient justes. Ce qui marque l'avènement de la science, c'est justement la corrélation de ces raisonnements théoriques avec les expériences pratiques. Ce n'est pas un simple basculement théorique dans la vision du monde, comme le soutenait Koyré.

Or, il semble bien que ce soit ce que Lacan ait retenu de cet enseignement : la puissance de la pure pensée théorique. Le « tout ce que je dis, je le tiens de ma clinique » dont il orne, très rarement, son propos, ressemble plus à une fioriture et un acte de foi en sa démarche qu'un fait avéré. Sa référence constante au réel, qu'il identifie donc avec celui de la physique, voire celui de la machine (citation ci-dessus) témoigne d'une foi en la science pure dégagée des tromperies du sensible. Dans *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Alexandre Koyré écrit : « *Il n'est pas étonnant que l'aristotélicien se soit senti étonné et égaré par ce stupéfiant effort pour expliquer le réel par l'impossible – ou, ce qui revient au même, pour expliquer l'être réel par l'être mathématique. Le concept galiléen du mouvement (de même que celui de l'espace) nous paraît tellement naturel que nous croyons même que la loi d'inertie dérive de l'expérience et de l'observation, bien que, de toute évidence, personne n'a jamais pu observer un mouvement d'inertie pour cette simple raison qu'un tel mouvement est entièrement et absolument impossible (...)* Nous ne sommes plus conscients du caractère paradoxal de sa décision de traiter la mécanique comme une branche des mathématiques, c'est-à-dire de substituer au monde réel de l'expérience quotidienne un monde géométrique hypostasié et d'expliquer le réel par l'impossible ».

On voit qu'il y a deux manières de mettre en œuvre l'impossible :

- la contradiction : c'est l'expérience des deux pierres liées. La contradiction est interne à la logique de la théorie, mais elle est aussi contradictoire avec l'observation commune.

- le passage à la limite : c'est la découverte de la résistance du milieu entraînant une conformité du réel à loi seulement à une limite impossible à atteindre en pratique, mais théoriquement plus juste.

Autrement dit : ce qui est ici appelé « réel », c'est le pur symbolique, d'une part en tant que contradiction insupportable, d'autre part comme limite de la réalité. Et, à la limite, la mathématique, pur symbolique, c'est cela qui est dit « réel ». Où l'on retrouve la parole de

Galilée : « le réel s'écrit en langage mathématique ». Or, la mathématique, c'est ce qui a le moins à voir avec la réalité : elle ne s'appuie que sur sa logique interne sans confrontation avec l'expérience sensible, et souvent contre celle-ci. Et pourtant les physiciens constatent chaque jour la puissance de la mathématique à prédire le réel. D'où l'idée que le réel et la mathématique ne font qu'un, « réel » étant pris au sens de « réalité physique ».

A l'orée de la réflexion physico-mathématique se présentent la lune et le soleil : ce sont des cercles. Ils décrivent autour de la terre des cercles parfaits, avec une régularité parfaite, ainsi que les étoiles tournant autour de la polaire. Du moins est-ce ainsi que parle la cosmologie de Ptolémée. La géométrie s'impose donc comme lecture du réel, quitte à trouver une explication pour la trajectoire apparente de Mars, *a priori* un peu erratique et pas très circulaire. On la trouvera. Une épure mathématique s'impose toujours à la limite de ce qui se présente comme chaotique.

Voilà ce qui, à mon sens, a influencé Lacan. Sa trouvaille de la bande de Moebius et du nœud borroméen vont dans le sens de cet orbe ordonnant le « réel ». Certes, la bande de Moebius est un peu tordue, suffisamment pour expliquer nos errances dues à l'inconscient. Certes, le nœud borroméen, c'est trois ronds, dont la complexité combinatoire rend un peu mieux compte de la complexité humaine. Mais c'est encore bien plus complexe. Et surtout, ce n'est pas le Réel, comme il a pu l'affirmer, c'est parfaitement symbolique, comme tout langage mathématique. Ou alors, c'est le réel au sens physique du terme tel que je l'emploie depuis le début de ce chapitre, car je ne cesse de faire référence à la physique. Soit : la réalité.

Ce qui prouve le « réel », c'est, *a contrario*, ce qui s'appuie sur la contradiction interne d'une théorie fautive. Dans ce dernier cas, ce n'est pas que la contradiction soit *impossible* : elle est tout à fait possible puisqu'on peut, à partir d'Aristote, tenir un discours parfaitement repéré sur les deux pierres liées. Simplement, ce discours aboutit à une contradiction et, d'un point de vue logique, *on s'interdit* la contradiction. Dans cette approche aussi, il s'agit de la logique interne du symbolique. Quant à la contradiction d'avec l'observation commune, elle confronte le théoricien dans sa méfiance pour les expériences pratiques. Tout le développement de la physique depuis cette origine, autant en termes de relativité que de théorie quantique, va d'ailleurs dans ce sens : ce que l'on découvre du réel est parfaitement contre-intuitif, contre l'expérience sensible.

La théorie quantique va même jusqu'à nous obliger d'admettre la contradiction dans le champ du réel (réalité).

Einstein, lui aussi, était coutumier de ces expériences de pensée. Il en avait construit une démontrant la non validité de la théorie quantique. Elle consistait à réfuter le principe d'incertitude d'Heisenberg (un des piliers de la théorie quantique) s'énonçant ainsi : si on connaît la position d'une particule, on ne peut pas connaître sa vitesse, ni son état. Si on connaît sa vitesse et son état on ne peut pas connaître sa position. Einstein imagine donc une particule dont on connaît la position (on la met dans une boîte), mais pas son état, sachant que cet état peut être la stabilité ou la désintégration, ce qui arrive, en effet. On peut connaître son état par sa masse en mesurant le poids qu'elle apporte à la boîte. Si on imagine un système corrélant l'état de la particule à un baril de poudre, celui-ci est donc susceptible d'être à la fois stable et en train d'exploser, selon que la particule est stable ou en désintégration, ce qui est *a priori impossible*.

On connaît mieux l'expérience de Schrödinger, qui frappe encore plus les esprits, car elle relie le système des particules à une ampoule de gaz empoisonné se brisant ou ne se brisant pas dans une boîte dans laquelle est enfermée un chat. Nous arrivons au paradoxe de nous trouver devant un chat à la fois vivant et mort.

Ce ne sont qu'expériences de pensée, bien sûr, d'autant qu'il n'est pas évident de trouver ce qui va permettre de corréliser le microscopique avec le macroscopique. Car, en



principe, les forces qui régissent les particules ne sont pas les mêmes que celles qui assurent la cohésion des être vivants.

Il paraît que, Einstein ayant montré son expérience de pensée à Bohr, celui-ci, le lendemain matin, lui apportait une contre-expérience de pensée dans laquelle il se servait de la théorie de la relativité d'Einstein... pour démontrer la validité de la théorie quantique.

### **Limite des expériences de pensée : le recours à l'expérience dans la réalité.**

Mais il se trouve que la théorie quantique repose sur quelques observations de base, dont celle-ci. Lorsqu'on fait passer une onde, par exemple la lumière, à travers un filtre ne comportant que deux trous, c'est comme si on transformait une source de lumière unique en une source double de même longueur d'onde. Ce qu'on constate sur un écran recevant ces ondes, ce sont des franges d'interférences : une source interagit sur l'autre et au lieu d'apercevoir un beau cercle, on voit des hyperboles. Comme on le sait, si un cercle à un centre, l'hyperbole en a deux. Jusque-là, je raisonnais avec la théorie ondulatoire de la lumière. Si je me réfère à présent à la théorie quantique, la lumière est alors composée de quantum d'énergie soit, des particules, les photons. Je peux alors filtrer ces photons de façon drastique, jusqu'à n'en laisser passer qu'un seul. A ce moment là, on observe toujours les franges d'interférences. Donc, la théorie quantique est juste : je peux compter les photons, je peux même compter celui qui passe seul. S'il est seul, il passe par un trou ou par l'autre mais pas par les deux. Or, on constate les interférences, comme s'il était passé par les deux trous en même temps. Donc la lumière est une onde et non un faisceau de particules. En fait, selon les moments de l'expérience, les deux théories sont vraies. Or, elles s'excluent logiquement l'une l'autre : la contradiction entre deux théories est mise en évidence par une expérience pratique.

Jusqu'à ce jour, on ne sait toujours pas quoi faire avec cette contradiction.

Ce qui était prévu par des calculs, soit, du pur symbolique, il est cependant nécessaire de le vérifier par des observations. On a vraiment trouvé par l'observation le Neptune théorique prévu par les calculs de Le verrier. Dans le grand cyclotron de Genève, on a réellement trouvé en 2012, soit 48 ans plus tard, le boson prévu par les calculs de Higgs. Et aujourd'hui une théorie qui marche bien nous permet de nous rendre compte que les galaxies ne tournent pas à la bonne vitesse compte tenu de la masse observée. Donc : soit toute la théorie est à revoir, soit il existe une « matière noire » que nous n'avons encore pas détectée. Mais au moins, ces calculs nous indiquent ce qui ne va pas dans la relation à la réalité observée, et donc, par où il faut chercher. Dans ce cas seulement le réel de la physique est identique au Réel de la psychanalyse, tel que je l'ai défini (je vais y venir) : il n'y a pas de représentation de cette matière noire. Mais c'est pour l'instant : on peut raisonnablement penser que, comme pour le reste, on trouvera une représentation de cette matière noire soit comme telle, soit en changeant la théorie. J'en arrive donc au Réel de la psychanalyse tel que je le définis : c'est l'impossible certes, mais l'impossible à *symboliser*. Lacan s'en tient en général à la première partie de la formule. S'il la complète parfois de sa seconde partie, que j'entends indispensable, c'est pour, dans le contexte, continuer à faire allusion à la réalité.

Ce qu'on n'arrive pas à symboliser n'a pas de représentation. Comme pour la matière noire, on ne sait donc pas de quoi on parle. On sait juste qu'il y a « quelque chose » sur quoi on se heurte, mais on ne sait pas le décrire. Ce n'est en aucun cas un vide ou un manque. Par contre, ça manque de représentation, ce qui n'est pas du tout la même chose. On voit dès lors la différence avec l'impossible tel qu'il est utilisé dans les expériences de pensée de la physique : ces dernières requièrent des représentations articulées et l'impossible est assimilé à la contradiction.

A l'inverse, le Réel de la psychanalyse tel que je l'ai découvert par mes expériences oniriques n'est jamais le réel de la physique pris comme réalité matérielle de notre univers. L'expérience de l'analyse des rêves a été déterminante dans cette découverte, car si le

discours théorique de Lacan le laisse parfois entendre comme cela, l'impossible à symboliser, la totalité de son contexte l'assimile à la réalité, qui est bien entendu tout à fait symbolisée. L'expérience de pensée a consisté à s'être dégagé de la fascination qu'engendre la rhétorique du maître pour repérer les contradictions internes à sa théorie, comme l'a fait Galilée pour la physique d'Aristote. La principale étant ce réel défini comme impossible à symboliser, et pourtant assimilé à la réalité, qui elle, l'est. J'en rends compte par le menu dans mon livre à paraître, « Abords du Réel ». Mais cette expérience de pensée théorique, je n'ai pu la faire qu'après ma propre expérience onirique, qui m'a contraint à distinguer ces deux réels. C'est par là que commence mon livre. L'expérience onirique, dite aussi par Freud voie royale de la découverte de l'inconscient, voilà ce qui, comme en physique, nous sort de la pure expérience de pensée théorique. Le rêve, c'est le laboratoire de la psychanalyse.

De quoi est-il donc fait, ce Réel que j'ai découvert et distingué dès lors d'une majuscule ? Des perceptions qui se sont *inscrites* à l'orée de la formation de la psyché et qui n'ont pas été *écrites*, c'est-à-dire pas encodées selon les lois du langage. Je pense qu'elles correspondent aux signes de perception de Freud<sup>9</sup>. Telle est l'autre différence d'avec le réel de la physique : en même temps qu'il est hors du symbolique, ce dernier est extérieur à nous, tandis que le Réel de la psychanalyse est intérieur.

La physique n'est pas non plus l'observation pure. Elle ne consiste pas à relever tout ce qu'on voit sur un calepin. Néanmoins, la base expérimentale est indispensable : expliquer ce qui est par l'impossible est une formule qui va beaucoup trop loin. L'expérience de pensée est « un des moyens ». A côté, il faut des expériences dans le monde de la réalité, et aussi les mathématiques qui sont venues se greffer en intermédiaire entre la pensée et la réalité. Le tissu scientifique s'étoffe de toutes ces choses.

Mais ce n'est pas la voie qu'a choisie d'emprunter Lacan, pour lequel, suivant Koyré, le « tout théorique » semble suffisant. Au contraire, Freud indique précisément ce qui, dans sa pratique, entre en discordance avec sa théorie, pour expliquer pourquoi il change de théorie. Pour mémoire, l'article « Au-delà du principe de plaisir » qu'il inaugure par l'énumération de tout ce qui ne colle pas avec son principe de plaisir qui faisait jusqu'à présent le socle de sa théorie. C'est là qu'il énonce le jeu du *fort-da*, génialement interprété par Lacan à la fin du séminaire II comme « symbolique »... un trait de génie qu'il semble oublier par la suite, puisqu'il n'y reviendra pas. Pourtant, cela condense tout ce qu'il vient d'exposer dans ce séminaire sur la machine dans le rapport à Huygens, tel que j'ai évoqué par la citation qu'on a lue. C'est là où le réel rencontre le symbolique. Là où l'enfant, en jetant ou en détruisant ce qu'il ne comprend pas, la Chose, fait monter sur scène, à la place, la représentation. Le symbolique se heurte au Réel : il s'agit de ce qu'on ne peut pas symboliser, et qui n'a donc rien à voir avec les maths, puisque les maths sont le symbolique à l'état pur. Ce qui s'en symbolise n'entame pas le Réel. Les représentations s'agglutinent en réseau au-dessus de cette inscription primordiale impossible à effacer.

Le réseau, la machine, dans ce registre, c'est celle qui produit des représentations : c'est le symbolique certes, mais qui n'existe pas en dehors d'un sujet qui en manipule les rouages autant qu'il se trouve manipulé par eux. La proportion de l'un et de l'autre détermine alors ce qu'il en est du ou des symptômes, proportion que l'on pourra faire varier dans le cadre d'une analyse. La machine, dès lors, je m'en suis aperçu dans mes propres rêves, n'est rien d'autre qu'une représentation du sujet. C'est elle qui se tient au bord du Réel, synonyme de son échec à l'entamer. Elle inclut la castration au cœur même de son mécanisme. Nous allons y venir.

---

<sup>9</sup> Dans son schéma de l'appareil psychique au chapitre 7 de la *Traumdeutung*.

## Impossible, le rapport sexuel ?

Revenons un instant sur la citation de Lacan issue de *La logique du fantasme* : « *L'acte (sexuel) est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas, ça ne suffit pas qu'on le dise, puisque l'impossible c'est le Réel, tout simplement, le Réel pur, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation : si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra beaucoup plus naturelle, cette formule de l'impossible, c'est le Réel. Il est un fait qu'on n'a pas prouvé, de l'acte sexuel, la possibilité dans aucun système* ».

En usant d'une phrase comme « *Il est un fait qu'on n'a pas prouvé...* », Lacan se situe dans un registre scientifique. Or, je ne sais pas du tout à quoi il se réfère en disant cela. C'est une phrase dépourvue de sens : utilisant les mots *fait* et *preuve*, il ne donne ni les faits, ni les preuves. C'est supposé connu, ou alors, il faut avoir foi en ce qu'il avance. Il nous faut rapprocher cela d'autres formules dans lesquelles c'est le *rapport* sexuel qu'il déclare impossible. Parler d'acte, ou de rapport, ce n'est pourtant pas du tout la même chose. L'acte suppose une effraction dans la réalité, tandis que le rapport évoque forcément une référence mathématique, soit, du pur symbolique. Au moment où il dit cela, dans la *Logique du fantasme*, c'est peut-être qu'il est en train de chercher la bonne formule. Je veux bien lui accorder ce crédit. Je pourrais parfaitement soutenir qu'il y a des foules de systèmes, plus ou moins imaginaires, dans lesquels l'acte sexuel est possible, et même le rapport. C'est juste un choix de point de vue. Par exemple, la logique de *ce* fantasme où j'imagine le rapport par lequel j'ai été conçu.

Mais je soutiendrais aussi avec Lacan que le rapport sexuel est impossible, non pas de pure théorie, mais de mon expérience d'analysant. Celle-ci, obtenue à travers l'analyse de mes rêves, me dit que c'est la symbolisation du sexe féminin qui est impossible (et non la femme qui n'existe pas). Ou plutôt – et ce n'est pas contradictoire –, cette symbolisation se fait par le biais de la castration. Les enfants s'imaginent la différence des sexes comme cela, qu'ils soient filles ou garçons. C'est l'explication – théorique – qu'ils se donnent pour expliquer ce qui pour eux reste un impossible à expliquer : sur le ventre féminin, ça manque. Quoi ? Le phallus. Les explications anatomiques scientifiquement prouvées données par la suite (ovaires, utérus, vagin, caractère interne du sexe féminin) n'effaceront en rien cette conviction profondément refoulée. C'est de là que découle, non pas l'impossible, mais l'interdit posé sur le rapport sexuel, car du fait de l'explication par la castration, nous sommes entrés dans le monde symbolique. La castration s'accompagne en effet de sentiment de culpabilité : si j'ai été castrée, si je risque la castration, c'est parce que je n'aurais pas respecté un interdit, nommément : l'interdit de l'inceste. La confrontation au sexe de l'autre (c'est-à-dire : le rapport) va entraîner : pour le garçon la peur de perdre son phallus, et la nécessité de se prouver qu'il est toujours là, et qu'il n'est donc pas coupable ; pour la fille la honte d'avoir été castrée, d'où ses dérobades continues et son souci de vengeance envers un sort injuste incarné par la gent masculine qu'il va falloir castrer d'une manière ou d'une autre pour rétablir l'égalité et la justice, car elle, la fille, n'a pas été coupable. D'où, encore, pour les garçons, de par les nécessités des preuves de phallicité, le désir du rapport sexuel avant tout – ce qui peut entraîner l'amour de celle qui l'octroie – et pour les filles, de par les nécessités de preuve d'être susceptible d'amour malgré la mutilation, le désir d'être aimées – ce qui peut entraîner le désir de rapport sexuel à condition que l'autre l'aime. L'inversion des priorités entre sexe et amour rend le rapport, non pas impossible puisque parfois il se produit, mais pour le moins difficile, chacun se trouvant « interdit » au sens de stupéfait devant le désir de l'autre, incompatible avec le sien.

L'interdit du rapport sexuel est donc une conséquence de l'impossible de symbolisation du sexe féminin. Le premier est symbolique, le second, Réel. Si on veut, on



peut s'appuyer sur cette formalisation mathématique : le rapport du phallus à son absence serait  $1/0 = \infty$ , ce qui est impossible, tout autant que  $0/1 = 0$ , qui ne nous donne toujours pas de représentation du féminin. C'est là que les maths trouvent leur limite, car ils ne peuvent pas formaliser la façon dont les enfants s'imaginent cette différence, par la castration. Ainsi, le réel cesse d'être impossible, il devient contingent à cette menace imaginaire : la castration. Le sexe féminin reste donc Réel par impossibilité de trouver symbolisation, mais le rapport sexuel, lui, s'invente aussitôt dans le registre de la castration.

Le rapport sexuel, pas plus que l'acte, ne doit donc au Réel et à l'impossible que par conséquence de l'imaginaire de la castration, du fait de la symbolisation de la différence sexuelle par ce biais. En revanche, comme pour la contradiction en physique, il y a un rapport sexuel *interdit*, c'est celui de l'inceste. Ce n'est pas qu'il soit impossible. Par contre, il y a un rapport sexuel qui est non pas impossible puisqu'il a eu lieu, mais impossible à *se représenter* : c'est celui qui m'a conçu, la scène primitive. Et comme je l'ai dit plus haut, ce n'est pas ce qui empêche d'imaginer des multitudes de représentations substitutives.

Qu'est-ce qui me permet d'avancer tout cela ? La pratique de l'analyse des rêves. Ici, la meilleure des théories ne suffit pas, car il s'agit de faire la théorie des théories sexuelles infantiles. Ces dernières ne sont pas accessibles directement comme un « réel » extérieur. On ne peut donc pas faire confiance au sensible, en effet. Mais on n'a pas d'autres moyens que de faire confiance au récit d'un rêveur qui devient sujet en le confiant à un autre. Et la seule protection contre les projections interprétatives de cet autre, c'est de faire aussi confiance au rêveur pour l'interprétation. C'est pourquoi j'ai travaillé sur mes rêves et non sur ceux des autres. J'ai consacré trois livres à l'exploration de ces rêves pour montrer au lecteur comment, pas à pas, cette conviction s'est installée. Je l'ai fait pour donner à la communauté des lecteurs un moyen de critique et de réfutation de ce que j'avance au lieu de simplement asserter le « fait » comme je le fais ici de manière théorique. Ma « preuve » est dans mes précédents ouvrages<sup>10</sup> et dans les articles que l'on peut consulter sur mon site et sur face book.

Et donc, je m'inscris contre la démarche de Lacan qui affirme des faits et des preuves dont il ne fait jamais état, restant continuellement dans le pur théorique.

Restons-en là, car l'histoire des sciences montre quand même que si les expériences de pensées sont utiles, elles ne le sont que si elles sont encadrées par des expériences dans la réalité. La réalité de l'expérience psychanalytique, c'est l'analyse des formations de l'inconscient, au premier chef, les rêves, les siens propres.

### **Peut-on exporter un mode de pensée d'un champ à un autre ?**

Je fais l'hypothèse que c'est en suivant l'enseignement de Koyré que Lacan a produit sa fameuse formule : le réel, c'est l'impossible. Or, nous venons de le voir, cette formule, d'une part ne s'applique qu'au champ du réel de la physique, d'autre part, n'est que le point de vue de Koyré sur l'histoire des sciences. Nous venons de voir les limites de ce point de vue. J'ai pu me rendre compte, en parcourant l'ensemble de l'œuvre de Lacan, qu'en employant cette formule, Lacan se référait en effet la plupart du temps au réel de la réalité, tel que l'emploient les physiciens dont j'ai ici, en partie, suivi le vocabulaire. Est-ce légitime

---

<sup>10</sup> Cet article a été inclus légèrement remanié dans mon livre « Abords du Réel », à paraître chez L'Harmattan. La première partie de cet ouvrage se consacre à ma découverte et exploration du Réel à partir de mes rêves. Lire aussi mes nombreux articles sur : <http://une-psychanalyse.com>, et sur <https://www.facebook.com/UnePsychanalyse>

lorsque ce que l'on étudie n'est pas le réel de la réalité physique, mais ce qui se passe dans la tête, qu'on l'appelle la psyché, les fantasmes, l'inconscient, les processus de pensée ?

Tout se passe comme si on en venait à appliquer l'expérience de pensée des physiciens à l'expérience de pensée elle-même, ce qui revient à descendre de vélo pour se regarder pédaler : nous serions d'emblée dans un impossible. Or, c'est bien cette gageure que représente l'expérience de l'analysant dans le processus analytique. La différence entre le physique et la psychanalyse, c'est que la physique se donne un objet en dehors d'elle-même tandis que la psychanalyse est cette pratique qui consiste à se prendre soi-même comme objet. Ce qui est un paradoxe car, par définition, l'objet est ce qui est « jeté devant » le sujet. Alors on peut dire qu'en jetant devant lui, c'est-à-dire derrière, en direction de l'analyste, ses paroles concernant ses fantasmes inconscient, il en fait des objets. Mais c'est surtout que, par ce processus, il devient sujet. Loin de « jeter devant » ses fantasmes les plus inconnus de lui-même, au contraire, en les parlant, il se les réapproprie dans son être de sujet qui s'étoffe de cet envers oublié. Il joue au *fort-da* avec ses représentations refoulées comme avec ce qui n'est pas représentation, le Réel. Les premières sont refoulées du fait même de la contradiction, les secondes échappent à toute description.

Il faut nuancer l'idée que la physique prend un objet en dehors d'elle-même. La relativité réintroduit en effet la prise en compte de la position de l'observateur. Ce dernier est en effet en mouvement lui-même par rapport aux mouvements qu'il observe. Mais ce n'est pas cela que j'appelle un sujet. C'est juste la prise en compte du point de vue de l'observateur scientifique, sa position spatio-temporelle, et même la manière dont il pose ses hypothèses et dont il règle ses expériences. En effet, il paraît que, si l'on met en place une expérience destinée à prouver le caractère corpusculaire d'une particule, ça va se vérifier. Et si l'on met en place une autre expérience destinée à prouver le caractère ondulatoire de la même particule, ça va se vérifier aussi. Autrement dit : on trouve ce qu'on cherche. Mais si on confronte les deux expériences on en conclut : le réel, c'est l'impossible. Où l'on s'aperçoit encore une fois que l'impossible ainsi affirmé ne concerne que la contradiction. Il est impossible de soutenir des affirmations contradictoires. Mais, si affirmations contradictoires il y a, c'est que nous sommes dans le symbolique ! Il ne s'agit pas du Réel. Il ne s'agit pas non plus du sujet avec ses désirs, c'est-à-dire ses relations avec les autres. C'est plutôt l'observateur, avec tout ce qu'il emporte, sachant que l'enjeu reste l'objet, le dit-réel, c'est-à-dire la réalité. Lorsqu'on prend en compte l'observateur ou l'expérimentateur de cette façon, c'est toujours dans le but de le neutraliser. La connaissance recherchée est celle du réel, pas celle du sujet. La science se base sur l'exclusion du sujet, à l'envers de la psychanalyse dont le but est la naissance du sujet. Ainsi la psychanalyse n'est-elle pas une science. Est-ce à dire qu'elle peut alors, en théorie, tenir un discours pétri de contradictions, puisque c'est ce dont s'étoffe le sujet ? Oui à condition, comme en science, de les repérer et d'en extraire la valeur heuristique. Je considère qu'il s'agit de conserver, hors science, au moins l'esprit scientifique. Ce qui m'amène à poser ce paradoxe assumé : la psychanalyse n'est pas une science, et elle est une science.

La psychologie expérimentale procède à la manière de la physique en considérant comme objet les sujets qu'elle étudie. Ils sont même tellement objets d'expériences dans la réalité qu'elle va jusqu'à faire croire à un sujet qu'il est l'expérimentateur étudiant un sujet extérieur à lui, alors que c'est lui l'objet d'expérience pour les scientifiques<sup>11</sup>. Au lieu de prendre un autre sujet en objet d'expériences, la psychanalyse retourne véritablement le point de vue sur le sujet lui-même, le seul qui peut rendre compte de ce qui se passe en lui en termes, non plus objectifs, mais subjectifs. Par quoi on quitterait le domaine de la science. C'est le renversement inauguré par Freud : « *La technique que j'exposerai dans les pages qui*

---

<sup>11</sup> Je fais allusion aux expériences de Milgram

*suivent diffère de celle des anciens par ce fait essentiel qu'elle charge du travail d'interprétation le rêveur lui-même*<sup>12</sup> ». Ce bouleversement est assimilable à celui provoqué en physique par la théorie de la relativité : je ne suis pas extérieur à ce que j'étudie, je fais partie du monde et ma position et ma vitesse déterminent le point de vue que je vais avoir sur le monde. Ainsi Einstein se voyait-il à cheval sur une onde électromagnétique. Tel un surfeur, le système des ondes autour de lui apparaissait alors comme immobile.

Il est une expérience de pensée inaugurale à laquelle Lacan ne cesse de se référer, c'est le cogito de Descartes. C'est en effet théoriquement assez proche de la psychanalyse : voilà le sujet s'observant lui-même dans son processus de pensée et découvrant par là que c'est la seule chose en laquelle il peut faire confiance quant à son existence. Le savoir accumulé par les anciens ? Mais à chaque livre, on peut trouver un autre livre affirmant le contraire. Les organes des sens ? Mais lorsque je rêve, je suis bien certain d'être dans la réalité. Alors, qu'est-ce qui m'assure que je ne suis pas en train de rêver ? Je ne peux que nier tout cela et, de ce fait même, je ne peux pas nier que je nie. Ma pensée, en ce moment même, est faite de cela : la négation. C'est ce qui garantit mon existence. Je pense, donc je suis. Voilà une des représentations de la machine-sujet dont j'ai parlé plus haut.

Cela rejoint l'expérience que nous avons tous eue avec les jeunes enfants : ils démarrent leur existence en s'opposant à ce que veulent pour eux les adultes. La première parole est le plus souvent : « non », et non « maman », comme aiment à se l'imaginer les mères.

Cela va aussi dans le sens du discrédit apposé sur l'observation et les expériences dans le monde de la réalité, donc dans le sens de Koyré retenu par Lacan. Néanmoins Lacan en conclut qu'il lui suffit de poursuivre l'expérience de Descartes dans le domaine de la logique, et même de la pousser à son extrême en ayant recours aux mathématiques, ici, la topologie. C'est-à-dire au pur symbolique, qu'il rebaptise parfois le réel à l'instar des physiciens. Cela a donné cette masse de psychanalystes qui, de séminaires en séminaires, ne parlent que de théorie, se justifiant de ceci, que, puisqu'ils parlent, ils sont dans la pratique de la parole, donc dans la psychanalyse. En justification ultime, l'affirmation de Lacan : « *dans mon séminaire, je suis analysant* ».

Ce qui, pour moi, engendre un grave malentendu. Cette pratique reste une pratique consciente, dans le droit fil de la réflexion de Descartes. Mais ça n'a jamais permis à Descartes d'accéder à l'Œdipe, ni à la castration, fondements du sujet qui se découvrent dans chaque analyse personnelle, quand le sujet veut bien se laisser aller à sortir des ornières de la logique et du savoir pour parler de lui. On constate en effet que la psychanalyse lacanienne a détourné son attention de ces contenus de pensée pour se focaliser sur les processus de pensée eux-mêmes, la parole et l'écriture – le signifiant et la lettre<sup>13</sup> – en affichant mépris pour tout ce qui pourrait s'apparenter à une signification. Pour tirer sur le même fil, je dirais qu'il y a méprise à se laisser enfermer dans ce mépris. Les sujets ont besoin de significations comme autant de points de repères où accrocher leur vie. C'est ce qu'on appelle donner du sens à sa vie, ce en quoi les sujets sont en quête. Que, philosophiquement, on puisse dire qu'il n'y en a pas, de sens - ce à quoi, philosophiquement, j'adhère – ne m'empêche pas d'avoir besoin de savoir d'où je viens pour savoir où je vais – ce que je ne peux découvrir que psychanalytiquement. Cela suppose, en deçà des signifiants que j'énonce, au-delà des

---

<sup>12</sup> Freud, « *Die Traumdeutung* » GW II/III, p. 102 ; PUF p. 92

<sup>13</sup> J'emploie ici le signifiant au sens Saussurien d'image acoustique, équivalent du sens freudien de représentation de mot. C'est une restriction de signification, car si on veut s'en tenir au sens lacanien, il signifie ce qu'on énonce, acoustiquement, mais aussi bien la lettre, c'est-à-dire le signifié (conscient) ou la représentation de chose freudienne, c'est-à-dire l'écriture dans la mémoire, la signification (inconsciente), que la lettre volée, c'est-à-dire quelque chose qui ne se prononce ni ne s'écrit, assimilable aux signes de perception de Freud. Autrement dit, tout et le contraire, ce qui est un obstacle à l'avancée d'une théorie cohérente.

signifiés que je peux produire, d'avoir besoin de retrouver les significations que j'avais refoulées, notamment ces significations fondamentales que sont l'Œdipe et la castration. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'il faut y rester fixé.

Or, l'attention portée sur la pure énonciation, les processus de pensée et la logique – par exemple, la négation<sup>14</sup> - revient à faire de celle-ci, paradoxalement, un retour sur le conscient de la réflexion philosophique, au détriment du dévoilement des contenus inconscients. C'est ce que fait Lacan à son séminaire, d'où les contenus de l'inconscient sont en effet cruellement absents. Mais ceci exclut le sujet Jacques Lacan de son énonciation, comme cela se passe pour tout énoncé scientifique. On va donc à l'envers de la révolution freudienne réintroduisant le sujet – nommément, le sujet Sigmund Freud - comme énonciateur de ses découvertes sur lui-même, au plus grand bénéfice de la communauté universelle.

Le paradoxe le plus criant, c'est que Lacan – et les lacaniens – en vient à promouvoir le réel comme le *nec plus ultra* de la psychanalyse, ce réel qui reste pour lui la réalité extérieure de la physique (l'objet), même si parfois, rarement, se dessine la notion d'un réel comme ce qu'il y a de plus étranger à l'intérieur d'un sujet. Cela mérite, de ce fait, mais de manière usurpée, l'appellation d'objet : l'objet *a*. Or, *il n'y a aucun objet dans le Réel : c'est impossible*. L'ob-jet, est ce qui est jeté devant par le sujet, qui devient tel par ce mouvement même de séparation. Tout objet est donc symbolique : c'est l'objet du *fort-da*. Le Réel tel que je l'ai rencontré, est ce dont il est impossible de se débarrasser : on ne peut pas le constituer en tant qu'objet. C'était déjà pas facile de concilier un objet *a* « réel » avec la constante assimilation du réel et de la réalité. De plus nous voyons ici que l'appellation « d'objet » est pour le moins usurpée. C'est donc corolaire de l'exclusion du sujet au profit de cette réalité prise pour le réel, avec pour conséquence un critère de fin de l'analyse qui serait, par la traversée du fantasme, la chute de cet « objet » *a* pris pour la cause du désir. Ce qui voudrait dire, logiquement, que la fin de l'analyse serait aussi la fin du désir, puisqu'il n'a plus de cause, ce qui est assez cohérent, finalement, avec l'exclusion du sujet. Par où la psychanalyse rejoindrait la religion, d'une part en fixant des buts surmoïques comme idéaux à atteindre, d'autre part en promouvant le renoncement (nommément, le renoncement à la jouissance dont on nous bassine suffisamment dans les écrits lacaniens). Du fait de l'exclusion du sujet, elle rejoindrait aussi la science, non sans avoir aussi rejoint la religion par le sacré dont on a entouré les textes et le personnage de Lacan. Exit la troisième voie pour la psychanalyse.

Or, le Réel définit comme l'impossible à symboliser n'est pas cause du désir : il est cause de la pulsion, et précisément de la pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique qui s'acharne sur ce qui lui résiste, entraînant la répétition et le caractère machinal de son mouvement. Le désir, lui, est causé par la castration avec pour objet unique, le phallus.

Nous en revenons donc à la définition du Réel comme impossible. Si on se souvient de ce que j'en ai dit plus haut, on n'a pu manquer de remarquer que cet impossible se manifeste essentiellement par une contradiction : soit contradiction entre les conséquences à tirer d'une même loi, soit contradiction entre l'énoncé de la loi et l'observation. C'est donc qu'il y a confusion entre l'impossible et la contradiction. Certes dans la logique aristotélicienne, la contradiction est posée comme... impossible ? Non, elle est posée comme interdite. Mais ça, c'est moi qui le dis comme ça. Les expériences de pensée que j'ai citées montrent toutes qu'elles se placent sous l'égide de cet idéal : pas de contradiction, ce qui rend l'interdiction équivalente de l'impossible, en posant la valeur heuristique de l'impossible. Impossible qu'un duo de pierres accouplées tombe à la fois plus vite et moins vite : cette expérience de pensée est cependant parfaitement symbolique, encadrant l'imaginaire requis de ses interdits posés sur la contradiction.

---

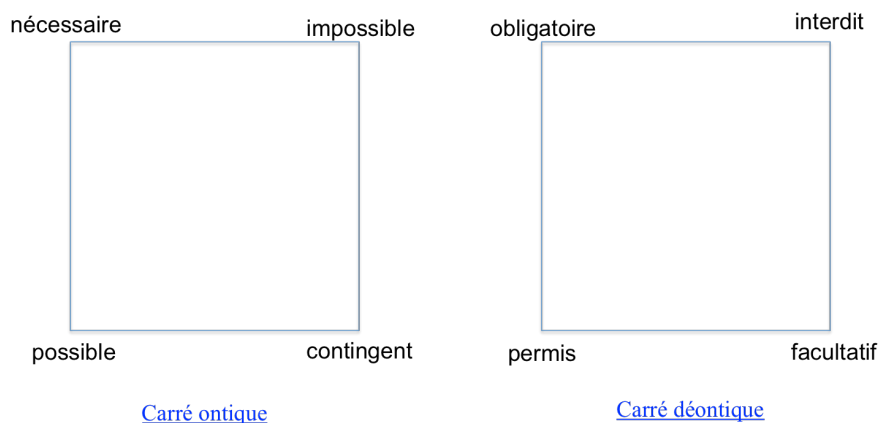
<sup>14</sup> Y compris les différentes formes qu'on va s'ingénier à distinguer : la dénégation (*Verneinung*), le déni (*Verleugnung*), le renoncement (*Verzicht*), la forclusion (*Verwerfung*)...

L'œuvre de Lacan est pétrie de cette confusion, mais aussi de contradictions multiples. On pourrait dire, que, du coup il ne s'interdit pas les contradictions. Mais ces dernières ne sont intéressantes, au niveau de l'expérience de pensée, que si elles sont repérées comme telles et dialectisées dans l'objectif de leur fonction heuristique : l'établissement ou la modification d'une loi. Mais ce n'est pas ce que fait Lacan qui ne semble même pas s'apercevoir des contradictions en question.

Freud nous a transmis cette découverte : l'inconscient ignore le temps et la contradiction. A charge pour nous de le vérifier sur notre divan. Il ne s'agit pas de le prendre pour une maxime, ça pas plus que le reste. Il est vrai que les contradictions internes sont extrêmement difficiles à soutenir. Elles sont la raison même de l'inconscient : soit l'une des représentations entrant en jeu dans la contradiction est refoulée, laissant à l'autre le terrain du conscient, soit les deux sont refoulées, et il ne reste dans le conscient aucune trace du conflit ... sauf un symptôme. Donc, j'ai vérifié pour moi-même. J'en ai donné de multiples exemples dans d'autres écrits. Cela m'aide à aider les analysants à admettre leurs propres conflits et à en faire quelque chose pour eux-mêmes.

### **Ontique et déontique**

Entre ces deux acceptions, le Réel comme impossible à symboliser et le réel comme mathématique, c'est-à-dire symbolique pur, il y a toute la distance entre le carré ontique d'Aristote et sa transposition en carré déontique par Leibnitz ( ? ) :



Le premier concerne le monde physique de la réalité, le second organise le monde moral.

Il existe des impossibles et des nécessités qui, dans la réalité, n'impliquent nullement l'interdiction, la permission ou l'obligation. En particulier, ce qui nous intéresse, en psychanalyse, ce qui vient dans la parole des analysant, c'est un débat entre des pulsions, des désirs, et une morale, autrement dit, entre une pulsion de mort, un ça et un surmoi. L'un, le ça, se croit tout permis, l'autre, le surmoi, interdit et impose des obligations. La pulsion de mort, quant à elle, s'impose comme nécessaire face à l'impossible à symboliser. Les auto-permissions que s'accorde le ça s'étendent alors, dans le domaine du rêve, aux possibilités physiques qui sont des impossibles dans la réalité. Dans le rêve, je m'autorise à coucher avec ma mère, ce qui est possible dans la réalité, mais interdit. Je peux aussi voler, ce qui est impossible dans la réalité, mais que je me permets en rêve.

Autre exemple, il n'est pas possible de conduire une voiture si on n'a pas appris (ontique). Mais ce n'est pas intrinsèquement impossible, ni nécessaire (ontique) : c'est facultatif (déontique). Parfois, on peut le ressentir comme nécessaire, compte tenu de

certaines contingences que sont l'éloignement du travail et de la résidence, et la faiblesse des moyens de transport en commun (ontique). Enfin, si l'on a appris, il est possible de conduire une voiture (ontique), mais il est obligatoire d'avoir le permis (déontique).

Il est impossible de traverser les murs, mais il est tout à fait possible de le faire en passant par la porte. C'est une contingence ontique : il n'y a aucun interdit à passer à travers les murs. Mais attention à cette subtilité : ça ne veut surtout pas dire que nous nous situons dans le champ du Réel, mais dans celui de la réalité. Or, cette réalité est tout à fait symboliquement organisée par des images ordonnées. Le mur, la porte, chacun à sa place, et nous savons où les trouver. Maintenant, il est interdit de pousser la porte de chez quelqu'un sans sa permission. Et quand on est entre ses murs à soi, il est obligatoire de payer ses impôts fonciers.

Ce n'est donc pas parce que nous sommes dans la réalité que nous ne sommes pas dans le symbolique qui organise entre elles les images (acoustiques, visuelles, tactiles, gustatives, odorantes) qui nous viennent de ce monde.

Par contre le Réel, que je distingue par une majuscule de l'adjectif « réel » correspondant au substantif « réalité », c'est ce qui ne saurait se décrire, bien que sa présence se manifeste. Cette présence sans nom et sans image reste donc hors symbolique et hors imaginaire. Nous avons vu quels impossibles pouvaient surgir dans la réalité, des impossibles symboliquement repérés. Ce qu'il faut dire, par rapport à ce Réel, c'est qu'il est *impossible à symboliser*. On ne peut pas trouver de représentation pour en parler. Au fondement de ce Réel se trouvent toutes les perceptions qui se sont inscrites dans la mémoire mais qui n'ont pas trouvé écriture selon les codes de la langue dans laquelle nous avons été élevés. C'est là où Lacan introduit sa confusion majeure : ayant défini le réel ainsi, il emploie le terme pour parler ensuite de réalité quotidienne ainsi que du réel mathématique, toutes choses parfaitement symboliques.

En psychanalyse, on peut tout dire. C'est possible. Ce n'est pas obligatoire, sinon ce serait contre-productif. On peut donc parler de tout ce à quoi on se heurte, que ce soit des impossibles de la réalité ou les interdits de notre vie psychique, celle-ci transcendant ceux-là dans la logique du rêve. Jusqu'à ce qu'on se heurte aux traces visibles ou audibles, mais indescriptibles des premiers mouvements de notre vie psychique. Là, bien que les informations apprises ultérieurement nous aident à fondre ces traces Réelles dans des images bien symbolisées (comme la castration), elles resteront néanmoins toujours impossibles à symboliser.

26/01/2015